

International Review of Community Development

L'individu, l'affectif et le social

Léon Bernier, Vincent de Gaulejac et Claude Martin

L'individu, l'affectif et le social
Numéro 27, printemps 1992

URI : id.erudit.org/iderudit/1033848ar
<https://doi.org/10.7202/1033848ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lien social et Politiques

ISSN 0707-9699 (imprimé)
2369-6400 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bernier, L., de Gaulejac, V. & Martin, C. (1992). L'individu, l'affectif et le social. *International Review of Community Development*, (27), 5–10. <https://doi.org/10.7202/1033848ar>

Tous droits réservés © Lien social et Politiques, 1992

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Présentation


L'individu, l'affectif et le social

Ce numéro de la RIAC veut souligner l'apparition, dans les travaux récents de sociologues et d'anthropologues étudiant les sociétés contemporaines, de références explicites aux acteurs sociaux en tant qu'êtres sensibles, dont l'expérience de vie sociale peut et doit se lire non seulement à partir d'indices objectifs, mais à travers des expressions d'affects qui renvoient à des états intérieurs de plaisir et de souffrance et à une variété de sentiments qualifiant et spécifiant les rapports sociaux tels qu'ils sont vécus par les individus. Même s'il est encore tôt pour déceler dans ces initiatives éparses et isolées les lignes directrices d'une sociologie des affects, il nous a paru intéressant de réunir dans ce numéro des contributions montrant l'effervescence des questionnements qui se font jour autour de l'affectif chez des chercheurs qui, de part et d'autre de l'Atlantique, étudient tout autant les transformations du couple et de la famille que les pratiques d'intervention professionnelle et les nouveaux modèles de gestion des rapports de travail.

La première section du numéro aborde des questions d'ordre épistémologique et méthodologique reliées à l'approche des réalités affectives dans les sciences humaines, à la lumière des récentes contributions de la sociologie à la redéfinition d'un domaine de réflexion et d'analyse auquel elle s'était peu intéressée jusqu'ici.

Reliant la préoccupation récente des sociologues pour l'affectif à la place grandissante accordée en sociologie au « vécu » des acteurs, Vincent de Gaulejac y perçoit non pas tant l'émergence d'un nouveau sous-champ de la sociologie que la manifestation d'un décloisonnement disciplinaire favorable à la compréhension de « processus complexes, à l'articulation entre des processus sociaux et des processus psychiques ». Prenant appui sur les travaux qu'il mène dans une perspective de sociologie clinique, il propose des pistes « pour une sociologie qui prenne en compte l'existential ».

Posant la question de ce que peut ou pourrait être une véritable approche de l'individu, qu'il situe lui aussi « à l'articulation du psychologique et du sociologique », et à l'intérieur de laquelle pourrait venir se loger la dimension de l'affectif, Jean-Claude Kaufmann insiste pour sa part sur



la nécessité de « dépasser l'illusion du moi » pour accéder, au moyen d'une démarche de recherche appropriée (comme celle, pour lui privilégiée, de l'entretien semi-directif), à ce qu'il appelle « la réalité sociale vivante, multiple, de l'individu ».


Définissant les affects comme des phénomènes bio-psycho-sociaux, Michel Legrand en suggère lui aussi une approche dialectique et transverse, mobilisant la conjugaison de plusieurs grilles de lecture. À partir d'exemples pris chez Freud, chez Sartre ou dans ses propres travaux, il donne quelques illustrations de démarches concrètes d'interprétation de la genèse des affects faisant appel aux outils respectifs et complémentaires de la psychanalyse, de la socio-analyse et de la phénoménologie.

La deuxième section, intitulée « de l'amour », attire l'attention sur l'importance grandissante accordée en sociologie à l'étude du sentiment amoureux comme dimension spécifique de la constitution des identités et de la structuration des rapports sociaux au sein des sociétés actuelles.

À la recherche d'une définition rigoureuse de l'amour en tant qu'objet particulier pour l'analyse sociologique, Roch Hurtubise met en évidence l'importance centrale du discours amoureux comme dimension constitutive du rapport amoureux lui-même. À partir d'exemples tirés de lettres d'amour s'étalant sur près d'un siècle d'histoire contemporaine québécoise, il fait voir l'évolution du rapport amoureux comme un processus concomitant à l'émergence d'une conception moderne de l'individu.

François de Singly fait remonter à l'amour courtois la naissance du sentiment amoureux comme dimension authentique de l'union entre conjoints. D'abord défini en opposition à l'institution du mariage, le sentiment amoureux, fait-il remarquer, s'est ensuite imposé comme fondement du mariage lui-même, donnant à celui-ci une base authentique, mais fragile. Devenant une condition nécessaire de l'union, l'exigence amoureuse a fait de la désunion un risque toujours présent, qui oblige à l'« authenticité permanente ». L'investissement personnel constant que cela suppose est cependant générateur de « profits » psychologiques et sociaux pour l'individu. Pour de Singly, l'amour n'est pas irrationnel. Faire preuve d'amour devient signe de compétence sociale.

Pour Alain Joyal aussi, l'amour, en tant que dimension affective de l'union, comporte une forme de rationalité qu'il revient à l'analyse sociologique de dégager par une approche appro-



priée. À l'opposition entre rationalité et affectivité, il substitue l'opposition entre une rationalité instrumentale, réduite à la logique abstraite des fins et des moyens, et une rationalité contextuelle comme logique intrinsèque ou subjective, telle qu'on peut la faire apparaître au terme d'une analyse des pratiques sociales des acteurs. Il applique la notion de « rationalité affective » à la comparaison entre le mariage et le concubinage et en montre aussi l'apport pour une meilleure compréhension des significations attachées au travail domestique.

La troisième section ouvre plus largement et plus concrètement la réflexion sur les multiples transformations des rapports domestiques qui, au delà des changements relatifs à la conjugalité, ont modifié les conditions de la vie privée et complexifié autant la forme que les fonctions de la famille comme base d'insertion sociale des individus.

Désignant sous le terme « secondes amours » les « rapports amoureux liant deux personnes dont l'une au moins est déjà parent gardien », Didier Le Gall, à partir d'exemples pris dans deux recherches récentes, fait voir la spécificité de ce type de famille qui, pour être fondé sur la passion amoureuse, inscrit néanmoins les rapports entre conjoints dans un contexte particulier qui incite, pour la pérennité même de la relation, à faire place à la raison.

Si la présence d'enfants issus d'une première union s'impose comme partie intégrante des secondes amours, elle n'est pas non plus sans influencer sur la reconstruction de l'identité masculine des pères divorcés. Mettant en évidence l'existence, chez les hommes eux-mêmes, d'un processus social de réhabilitation et de reconnaissance des affects masculins, Germain Dulac relie ce processus à l'impact du divorce sur les pères non gardiens, chez qui il observe une croissance de la conscience paternelle et une recentration du sentiment de paternité sur la dimension affective. Il dégage de son analyse les caractéristiques d'une paternité en émergence.

Claude Martin analyse pour sa part l'évolution des solidarités familiales et des supports apportés par la parenté suite à une désunion. Montrant la nécessité de situer l'approche de ces questions dans le contexte de la crise des États-providences, qui s'accompagne d'une revalorisation des solidarités privées, il fait remarquer que, pour comprendre les modes d'expression de l'entraide apportée aux personnes ayant subi une rupture d'union, il est « moins nécessaire d'en mesurer le flux que d'analyser les interactions, les modes de communication de ceux qui les agissent ». L'article souligne l'existence de logiques d'échanges pouvant varier selon les


milieux sociaux, et les variations correspondantes du sens accordé à la dimension affective à l'intérieur de ces échanges.

Abordant la fugue chez les adolescents comme analyseur des rapports familiaux et plus spécifiquement des rapports parents-enfants comme fondement de l'identité filiale, l'article de Léon Bernier, Anne Morissette et Gilles Roy accorde une attention particulière à l'écoute des expressions d'affects qui, au delà des événements racontés, donnent accès à la « vérité subjective » de l'expérience familiale du jeune. L'approche ainsi construite fait apparaître la fugue moins comme une échappée intempestive d'un mineur hors du contrôle des adultes qui en ont la garde que comme l'action acharnée d'un fils délaissé en quête de traces, réelles ou imaginaires, de sa filiation.

Si c'est d'abord dans la sphère domestique que s'effectue l'imbrication de l'affectif et du social, le processus est également présent dans la sphère publique, où il donne lieu, par rapport à différents champs d'action et à différentes catégories d'acteurs, à la mise en place de pratiques et de politiques sociales sous-tendues par des objectifs de plus en plus explicites de mobilisation et de gestion des affects. Les articles qui composent la quatrième et dernière section du numéro sont des contributions à l'étude des tendances et points limites du management social de l'affectif, tel qu'on en perçoit les signes dans les sociétés actuelles.

Portant sur l'évaluation professionnelle des demandes d'adoption par les travailleuses sociales, l'article de Françoise-Romaine Quелlette et Johanne Séguin montre que « la dimension affective fait partie intégrante du système d'interprétation qui informe le jugement professionnel sur les adoptants, sur les enfants et sur les choix à faire en vertu de leur intérêt ». L'article fait voir comment « l'approche biographique », telle qu'elle est appliquée dans la pratique du travail social auprès des adoptants, contribue à réduire le processus socio-juridique de l'adoption à ses dimensions individuelles et psychologiques et conduit à ce que les auteures appellent une « cartographie du champ affectif de l'adoption ».

Si le contexte de l'adoption confère aux intervenants sociaux une position de définisseurs externes par rapport à un processus socio-affectif qui ne les concerne que marginalement, une profession comme celle d'éducateur place l'intervenant dans un rapport d'implication beaucoup plus direct et global, où la dimension proprement professionnelle de la fonction permet difficilement de faire abstraction de l'affectif. Prenant appui sur des récits de pratiques d'éducateurs et d'éducatrices en centre de réadaptation pour adolescents, l'article de Monique Cournoyer




décortique le « processus de construction institutionnelle de l'affectif dans la rééducation en centre d'accueil » et interprète les stratégies de carrière des éducateurs en termes d'une « culture de survie » servant à contrer ou contourner les risques d'ordre psychique associés à l'exercice de la profession.

Dans un article encore tout imprégné des émotions de terrain, Marguerite-Michelle Côté cherche, pour sa part, à traduire l'expérience à fleur de peau qui sous-tend, sur fond de violences familiales et sociales, une autre « stratégie de survie » qui s'édifie, cette fois, en marge des institutions et notamment des institutions de prise en charge, soit celle des jeunes de la rue. L'auteure décrit « l'espace nomade » de ces jeunes comme un espace flou et ambigu, qui brouille « la limite entre le privé et le public, le collectif et l'intime, le dehors et le dedans » et d'où peut émerger, au delà de la souffrance physique et psychologique, une « conscience profonde de la solitude » comme condition de l'être humain.

Les deux derniers articles complètent la section par une réflexion à caractère plus théorique sur l'investissement psychique que demandent aux individus les formes contemporaines d'organisation et de gestion du travail.

Marie-Claire Carpentier-Roy aborde cette question dans une perspective de psychopathologie du travail, discipline qui « se situe à l'interface de la sociologie et de la psychanalyse » et qui étudie les rapports psychiques de l'homme à son travail sous l'angle des « stratégies collectives et individuelles pour contrer la souffrance ou créer des zones de plaisir au travail ». L'article fait référence à deux études réalisées en contexte québécois auprès de groupes d'infirmières et d'enseignants, dont les résultats mettent en évidence « trois vecteurs clés » du plaisir au travail, soit la reconnaissance, l'autonomie et le pouvoir.

L'article de Nicole Aubert porte sur l'émergence d'un nouveau mode de management « qui érige en culte et en nécessité la quête de performance » et dont le fonctionnement propre entraîne un « déplacement de l'emprise sur le corps [...] à une emprise sur le psychisme et l'imaginaire individuels ». L'auteure situe le contexte d'apparition, les caractéristiques, l'efficacité économique et enfin l'impact sur les individus de ce nouveau modèle de management qu'elle appelle, avec Vincent de Gaulejac, un « système managinaire ». Reposant sur l'investissement psychique de l'individu, dont il requiert une adhésion totale, ce système paraît générateur de « ruptures physiques » et de « ruptures psychiques ». Peut-on, se demande l'auteure, « continuer très longtemps dans cette logique de concurrence effrénée » ?



Enfin, dans une note de lecture, Andrée Fortin souligne la présence de l'affectif comme dimension généralement gardée implicite dans le travail de terrain en sociologie, mais livrée sans détour dans l'ouvrage de N. Laurin, D. Juteau et L. Duchesne sur les communautés religieuses de femmes au Québec. Puis Jean-François Chanlat livre un compte rendu critique du *Coût de l'excellence*, de N. Aubert et V. de Gaulejac, faisant écho au thème de la dernière section.

Léon Bernier, Vincent de Gaulejac et Claude Martin